









# Le tigre et le chevreuil

Une anthologie bilingue

Attila József

Traduction de Christian Rinderknecht

2025

© Traduction de Christian Rinderknecht, 2025.  
© Couverture conçue par Max Wang (王震旦), 2025.

Cette traduction est dédiée à XXX.



<b>Le tigre et le chevreuil</b>	<b>2</b>
<i>Seul toi devrait lire mes poèmes</i> . . . . .	2
Un homme fatigué . . . . .	4
Pourquoi m'avoir parlé durement? . . . . .	6
<i>Ne sois pas si bête</i> . . . . .	8
<i>Trains de fret aiguillés</i> . . . . .	10
<i>Conscience</i> . . . . .	12
I. <i>L'aube détache le ciel de la terre</i> . . . . .	12
II. <i>J'ai vu des tableaux barbouillés de bleu</i>	12
III. <i>Je suis maigre</i> . . . . .	14
IV. <i>Tout comme un tas de bûches</i> . . . . .	14
V. <i>À la gare de fret</i> . . . . .	16
VI. <i>Voici le tourment intérieur</i> . . . . .	16
VII. <i>Par dessous le soir</i> . . . . .	18
VIII. <i>Le silence écoutait attentivement</i> . . . . .	18
IX. <i>J'ai entendu le fer sangloter</i> . . . . .	18
X. <i>Il est un homme accompli</i> . . . . .	20
XI. <i>J'ai vu le bonheur</i> . . . . .	20
XII. <i>Je vis près du chemin de fer</i> . . . . .	20
<i>Tu vieilliras et regretteras combien tu m'as blessé</i>	22
L'inventaire est prêt . . . . .	26
Pose ta main . . . . .	28
Simplement la mer est venue . . . . .	30
Les feuilles de l'arbre . . . . .	32
József Attila . . . . .	34





---

Seul toi devrait lire mes poèmes,  
toi qui me connaît et m'aime,  
puisque tu navigues le néant  
et sais ce qui adviendra, comme le devin,

car le silence apparut dans tes rêves  
sous forme humaine,  
et dans ton cœur parfois s'attarde  
le tigre et le chevreuil docile.

Début juin 1936

Csak az olvassa versemet,  
ki ismer engem és szeret,  
mivel a semmiben hajóz  
s hogy mi lesz, tudja, mint a jós,

mert álmaiban megjelent  
emberi formában a csend  
s szívében néha elidőz  
a tigris meg a szelid őz.

1936 június eleje

---

### **Un homme fatigué**

Dans les champs, des paysans solennels  
commencent à rentrer chez eux en silence.  
Nous sommes allongés côte à côté,  
la rivière et moi;  
des herbes tendres dorment sous mon cœur.

Une vaste sérénité coule avec la rivière placide,  
soucis et fardeaux s'en vont  
pour devenir rosée;  
ni homme ni enfant, ni Hongrois ni frère,  
seulement un homme fatigué, allongé ici.

Le soir prodigue sa paix,  
je suis une tranche de son pain chaud;  
le ciel aussi se repose  
sur la tranquille rivière Maros,  
et elles s'assoient dehors, sur mon front,  
les étoiles.

Août 1923

---

## Megfáradt ember

A földeken néhány komoly paraszt  
hazafelé indul hallgatag.  
Egymás mellett fekszünk: a folyó meg én,  
gyenge füvek alusznak a szívem alatt.

A folyó csöndes, nagy nyugalmat görget,  
harmattá vált bennem a gond és teher;  
se férfi, se gyerek, se magyar, se testvér,  
csak megfáradt ember, aki itt hever.

A békességet szétosztja az este,  
meleg kenyérből egy karaj vagyok,  
pihen most az ég is, a nyugodt Marosra  
s homlokomra kiülnek a csillagok.

1923 august

---

## Pourquoi m'avoir parlé durement ?

Pourquoi m'avoir parlé durement?  
Je ne t'ai pas fait du mal, mon ami;  
tu es en colère pour quelque raison,  
je te demande sincèrement pardon  
et je voudrais que tu m'accompagnes  
maintenant voir les bûcherons  
et t'allonger avec moi dans la forêt;  
le feuillage ondulera au-dessus de nos têtes,  
des fonds marins nous regarderons le ciel  
où les nuages naissant se muent en feuilles.  
Là-bas, une vaste sérénité nous enveloppera  
et sera si bonne pour nous maintenant,  
triplement bonne si deux la reçoivent,  
et c'est pourquoi j'aimerais que tu sois avec  
moi  
jusqu'à ce qu'on entende sonner la cloche le  
soir;  
nous nous échardonnerons l'un l'autre  
et flânerons jusqu'à la maison tout aussi fati-  
gués,  
comme les bineurs, taciturnes laboureurs qui,  
dans la puissance pacificatrice des champs,  
ont semé des graines qui rendent au centuple.

23 Janvier 1924

---

## Miért mondottál rosszat nékem

Miért mondottál rosszat nékem?  
Én nem bántottalak, barátom,  
Hogyha valamiért haragszol,  
szívesen bocsánatot kérek  
s szeretném, ha most velem jönnél,  
meganézzük majd a favágókat  
s leheverünk együtt az erdőn,  
fejünk fölött hullámzanak a lombok,  
hűs tengerfenékről az eget nézzük,  
ahol meg zsenge felhők lombosodnak.  
Ott nagy nyugalom karol majd belénk  
és nékünk az most olyanigen jó lesz,  
háromszoros a jó, ha kettő kapja,  
azért szeretném, hogyha velem lennélek,  
míg odahallik este a harangszó,  
a bogáncsokat leszedjük egymásról  
s hazaballagunk éppolyan fáradtan,  
miként a kapás, szótalan munkások,  
akik a földek békés erejébe  
százannyit termő magokat vetettek.

1924 jan. 23.

---

Ne sois pas si bête.  
Tu cours comme le vent matinal,  
un jour tu seras renversée par une auto.  
D'ailleurs, j'ai récuré ma petite table,  
et maintenant la lumière suave de mon pain  
est plus pure.  
Hé bien, reviens; si tu veux  
j'achèterai une couverture pour mon lit de  
fer.  
Une couverture ordinaire, grise.  
Elle conviendra à ma Pauvreté, qui t'aime,  
et le Seigneur t'aime aussi beaucoup  
et Il m'aime aussi.  
Le Seigneur ne vient jamais dans toute sa  
splendeur,  
Il ne veut pas abîmer mes yeux,  
qui ont hâte de te voir  
et qui te regarderont avec beauté.  
Quand tu reviendras,  
je t'embrasserai doucement,  
je n'arracherai pas ton manteau.  
Je te raconterai toutes les nouvelles blagues,  
parce que j'en ai inventé beaucoup depuis,  
et que tu seras gaie et rougieras,  
et tu baisseras les yeux vers le sol,  
et nous nous esclafferons,  
et nos voisins nous entendrons  
et jusqu'aux journaliers taciturnes et austères  
qui, parmi leurs rêves fatigués et brisés,  
esquisseront un sourire aussi.

Automne 1925

---

Olyan bolond vagy  
szaladsz  
akár a reggeli szél.  
Még elüt valamelyik autó.  
Pedig lesikáltam kis asztalomat  
és most  
tisztábban világít kenyерem enyhe fénye.  
No gyere vissza, ha akarod  
veszek takarót vaságyamra.  
Egyszerű, szürke takarót.  
Illik az  
szegénységemhez, aki szeret téged  
és az Úr is szereti nagyon  
és engem is szeret az Úr  
nem jön soha nagy fényességgel  
Nem akarja, hogy elromoljanak  
szemeim, akik  
nagyon kívánnak látni téged.  
És nagyon szépen néznek majd terád  
ha visszajössz  
vigyázva foglak megcsókolni,  
nem tépem le rólad a kabátot  
és elmondom minden a sok tréfát,  
mert sokat kieszeltem azóta,  
hogy te is örülj,  
majd elpirulsz,  
lenézel a földre és kacagunk  
hangosan, hogy behallatszik szomszédunkba  
a szótlan, komoly napszámosokhoz is behal-  
lik  
és fáradt, összetört  
álmukban majd elmosolyodnak ők is.

---

Trains de fret aiguillés;  
le cliquetis onirique  
passe de légères menottes  
au paysage muet.

La lune jaillit sans effort,  
comme un prisonnier libéré.

Les pierres concassées reposent  
dans leur ombre propre,  
elles scintillent pour elles-mêmes,  
elles sont à leur place  
comme jamais avant.

Quel éclat de la vaste nuit  
est cette lourde nuitée,  
qu'elle tombe sur nous  
comme un fer sur la poussière?

Désir né du soleil!  
Quand l'ombre couvre le lit,  
pourrais-tu aussi veiller toute la nuit?

Devant l'entrepôt  
une lampe poussiéreuse brûle.  
Elle est seulement visible, pas lumineuse;  
ainsi est le voeu pieux : il cligne vivement,  
mais le ciel est une grande lumière morte.

---

Tehervonatok tolatnak,  
a méla csörömpölés  
könnyű bilincseket rak  
a néma tájra.

Oly könnyen száll a hold,  
mint a fölszabadult.

A megtört kövek  
önnön árnyukon fekszenek,  
csillognak  
maguknak,  
úgy a helyükön vannak,  
mint még soha.

Milyen óriás éjszaka  
szilánkja ez a sulyos ej,  
mely úgy hull le ránk,  
mint a porra a vasszilánk?

Napszülte vágy!  
Ha majd árnyat fogad az ágy,  
abban az egész éjben  
is ébren  
maradnál?

A raktár  
előtt poros lámpa ég.  
Csak látszik, nem világít,  
ilyen az ész, ha áhit.  
Pislog élénken, holott  
nagy halott  
fény az ég.



## Conscience (1934)

### I

L'aube détache le ciel de la terre  
et, au son de sa voix claire et douce,  
scarabées et enfants pirouettent  
en entrant dans la lumière du jour;  
l'air n'est pas humide, la brillante légèreté flotte!  
Avec la nuit, elles se posèrent sur les arbres  
comme de petits papillons, les feuilles.

### II

J'ai vu des tableaux barbouillés de bleu,  
rouge et jaune dans mes rêves  
et je sentis que tout était en ordre —  
pas un seul grain de poussière qui virevolte.  
Maintenant estompé, mon rêve descend dans  
mes membres,  
et le monde de fer est l'ordre.  
Avec le jour, une lune point en moi et,  
à la nuit tombée, un soleil brille ci-dedans.

---

**Eszmélet (1934)****I**

Földtől eloldja az eget  
a hajnal s tiszta, lágy szavára  
a bogarak, a gyerekek  
kipörögnek a napvilágra;  
a levegőben semmi pára,  
a csilló könnyűség lebeg!  
Az éjjel rászálltak a fákra,  
mint kis lepkék, a levelek.

**II**

Kék, piros, sárga, összekent  
képeket láttam álmaimban  
és úgy éreztem, ez a rend —  
egy szalló porszem el nem hibbant.  
Most homályként száll tagjaimban  
álmom s a vas világ a rend.  
Nappal hold kél bennem s ha kinn van  
az éj — egy nap süt idebent.

---

**III**

Je suis maigre,  
parfois je ne mange que du pain;  
entouré par ces âmes oisives et bavardes,  
je cherche en vain plus de certitude,  
comme le dé.

Aucun rôti de palette ne trouve ma bouche  
quand j'étreins un enfant sur mon cœur  
— aussi fûté soit-il,  
le chat ne peut attraper d'un coup  
la souris dehors et la souris dedans.

**IV**

Tout comme un tas de bûches,  
le monde gît en vrac;  
chaque chose presse, pèse,  
s'arrime à l'autre,  
et ainsi tout est déterminé.  
Seul ce qui n'est pas a un arbrisseau,  
seul ce qui sera peut fleurir;  
ce qui est tombera en pièces.

---

**III**

Sovány vagyok, csak kenyeret  
eszem néha, e léha, locska  
lelkek közt ingyen keresek  
bizonyosabban, mint a kocska.  
Nem dörgölődzik sült lopcska  
számhoz s szivemhez kisgyerek —  
ügyeskedhet, nem fog a macska  
egyszerre kint s bent egeret.

**IV**

Akár egy halom hasított fa,  
hever egymáson a világ,  
szorítjanyomja, összefogja  
egyik doleg a másikát  
s így mindenik determinált.  
Csak ami nincs, annak van bokra,  
csak ami lesz, az a virág,  
ami van, széthull darabokra.

---

**V**

À la gare de fret,  
je m'étalai derrière le pied de l'arbre,  
comme une masse de silence;  
une herbe grise atteignit ma bouche,  
crue, étrange-sucrée.  
Faisant le mort, je regardais le garde  
— ressentant quoi? —  
et son ombre qui, sur les wagons silencieux,  
s'entêtait à bondir sur les charbons reluisants,  
couverts de rosée.

**VI**

Voici le tourment intérieur,  
pourtant l'explication gît à l'extérieur.  
Ta blessure est le monde  
— en feu, s'échauffant —  
et tu sens ton âme, la fièvre.  
Tu es captif tant que ton cœur se révolte  
— ainsi tu seras libre s'il se complait  
à ne pas bâtir pour toi une maison  
où un propriétaire vient demeurer.

---

**V**

A teherpályaudvaron  
úgy lapultam a fa tövéhez,  
mint egy darab csönd; szürke gyom  
ért számhoz, nyers, különös-édes.  
Holtan lestem az őrt, mit érez,  
s a hallgatag vagónokon  
árnyát, mely ráugrott a fényes,  
harmatos szénre konokon.

**VI**

Im itt a szenvedés belül,  
ám ott kívül a magyarázat.  
Sebed a világ — ég, hevül  
s te lelkedet érzed, a lázat.  
Rab vagy, amíg a szíved lázad —  
úgy szabadulsz, ha kényedül  
nem raksz magadnak olyan házat,  
melybe háziúr települ.

---

**VII**

Par dessous le soir,  
j'ai levé les yeux aux rouages des cieux :  
des fils scintillants de la chance  
le métier du passé avait tissé la loi ;  
par dessous la vapeur de mes rêves,  
j'ai regardé à nouveau dans les cieux  
et j'ai vu le tissu de la loi  
toujours se déchirer quelque part.

**VIII**

Le silence écoutait attentivement  
— Une heure sonna.  
Tu pourrais visiter ton enfance ;  
entre les murs de ciment humide  
tu pourrais imaginer un peu de liberté  
— me dis-je. Et dès que je fus sur pied,  
les étoiles, la Grande Ourse  
scintillaient au-dessus,  
comme les grilles en haut dans ma cellule.

**IX**

J'ai entendu le fer sangloter,  
j'ai entendu la pluie rire.  
Je vis que le passé était craquelé  
et que seuls les souvenirs peuvent s'oublier,  
et comment je ne peux qu'aimer,  
pliant sous mes fardeaux —  
pourquoi devrais-je aussi forger une arme  
de toi, for intérieur doré !

---

## VII

Én fölnéztem az est alól  
az eget fogaskerekére —  
csilló véletlen szálaiból  
törvényt szőtt a mult szövőszéke  
és megint fölnéztem az égre  
álmaim gőzei alól  
s láttam, a törvény szövedéke  
mindig fölfeslik valahol.

## VIII

Fülelt a csend — egyet ütött  
Fölkereshetnéd ifjúságod;  
nyirkos cementfalak között  
képzelhetsz egy kis sabadságot —  
gondoltam. S hát hát amint fölállok  
a csillagok, a Göncölök  
úgy fénylenek fönt, mint a rácok  
a hallgatag cella fölött.

## IX

Hallottam sírni a vasat,  
hallottam az esőt nevetni.  
Láttam, hogy a mult meghasadt  
s csak képzetet lehet feledni;  
s hogy nem tudok mást, mint szeretni,  
görnyedve terheim alatt —  
minek is kell fegyvert veretni  
belőled, arany öntudat!

---

**X**

Il est un homme accompli celui qui n'a  
ni mère ni père en son cœur,  
celui qui sait qu'il reçoit la vie  
tel un supplément à la mort, et la rendra  
à tout moment comme un objet trouvé  
— par conséquent il la garde,  
celui qui n'est ni un dieu ni un prêtre,  
ni pour lui-même ni pour autrui.

**XI**

J'ai vu le bonheur; il était doux, brillant  
et un quintal et demi.  
Sur la mauvaise herbe de la cour de ferme  
son sourire courbé se balançait.  
Il s'affala dans la marre tendre et tiède,  
plissa les yeux, puis me grogna une fois —  
Jusqu'à ce jour, je vois avec quelle hésitation  
la lumière du jour s'amusait avec ses soies.

**XII**

Je vis près du chemin de fer.  
Nombreux sont les trains  
qui viennent et vont, et j'observe de loin  
comment les fenêtres illuminées défilent  
dans l'obscurité vacillante et peluchée.  
Ainsi les jours luisants se pressent dans la nuit  
éternelle,  
et je me tiens dans la lueur des compartiments,  
je m'accoude et garde le silence.

**X**

Az meglett ember, akinek  
szívében nincs se anyja, apja,  
ki tudja, hogy az életet  
halálra ráadásul kapja  
s mint talált tárgyat visszaadja  
bármikor — ezért őrzi meg,  
ki nem istene és nem papja  
se magának, sem senkinek.

**XI**

Láttam a boldogságot én,  
lágy volt, szőke és másfél mázsa.  
Az udvar szigorú gyöpén  
imbolygott göndör mosolygása.  
Ledőlt a puha, langy tócsába,  
hunyorgott, röfftent még felém —  
ma is látom, mily tétovázva  
babrált pihéi közt a fény.

**XII**

Vasútnál lakom. Erre sok  
vonat jön-megy és el-elnézem,  
hogy' szállnak fényes ablakok  
a lengedező szösz-sötétben.  
Így iramlanak örök éjben  
kivilágított nappalok  
s én állok minden fülke-fényben,  
én könyöklök és hallgatok.

---

Tu vieilliras et regretteras combien tu m'as  
blessé  
— ce dont tu t'enorgueillis aujourd'hui.  
La conscience viendra heurter à la porte  
et ne te laissera seule dans aucun souvenir.

Tu auras un vieux chien qui s'installera à tes  
côtés.  
Tu te reposeras durant le jour, t'assoupissant  
sur une chaise  
parce que tu as peur seule la nuit.  
Les ombres recouvriront la vieille dame trem-  
blotante.

Ton vieux chien gémira parfois,  
mais la pièce redevient silencieuse,  
tout est en ordre,  
et pourtant un être passé  
te manque dans le silence solitaire.

Tu chancelleras et quand ta mauvaise jambe  
aura assez titubé,  
tu t'asseyeras. Ton portrait de jeunesse trône  
dans un cadre doré. Tu lui marmonneras :  
« Je ne l'ai pas serré dans mes bras, c'est que  
je ne l'aimais pas. »

« Qu'aurais-je pu faire ? » — tu demandes,  
mais ta bouche édentée ne peut plus répondre;  
face au soleil dehors, tu fermes les yeux,  
tu peux à peine attendre que la lune se lève.

...

---

Majd megöregszel és bánni fogod,  
hogy bántasz — azt, amire büszke vagy ma.  
A lelkiismeret majd bekopog  
s nem lesz emlék, melyben magadra hagyna.

Lesz vén ebed s az melléd települ.  
Nappal pihensz majd, széken szunyókálva,  
mert éjjel félni fogsz majd egyedül.  
Árnyak ütnek a rezgő anyókára.

Az öreg kutya néha majd nyafog,  
de a szobában csend lesz, csupa rend lesz;  
hanem valaki hiányozni fog  
a multból ahhhoz a magányos csendhez.

Majd tipegsz s ha eleget totyogott  
rossz lábod, leülsz. Fönn aranykeretben  
áll ifju képed. Hozzá motyogod:  
„Nem öletem meg, hiszen nem szerettem.”

„Mit is lehettem volna?” — kérdezed,  
de fogatlan szád már nem válaszolhat;  
s ki a nap előtt lehunyod szemed,  
alig várrod, hogy feljöjjön, a holdat.

...

Car quand tu t'endors, le lit bondit  
tel un poulain qui tente de se défaire de son  
harnais.

Et la peur, non le désir, occupera ta tête :  
devrais-tu l'aimer, devrais-tu ne pas l'aimer ?

Décide toi-même. Je suis au regret  
de ne pouvoir répondre si tu demandes :  
est-il vivant ?  
Parce que la peine dedans est fatiguée,  
elle s'endort comme un enfant, et moi avec.

Novembre 1936

Mert ha elalszol, ugrál majd az ágy,  
mint a csikó, hogy a hámot levesse.  
S a félelem tündődik, nem a vágy,  
a fejedben: Szeress-e, ne szeress-e.

Magadban döntöd el. Én fájlalom,  
hogy nem felelhetek, ha kérded: él-e.  
Mert elfárad bennem a fájdalom,  
elalszik, mint a gyermek s én is véle.

1936 november

---

**L'inventaire est prêt**

J'eus confiance en moi dès le début.  
Qui ne possède rien ne vaut pas grand chose,  
pour sûr pas plus que l'animal  
qui périt pour toujours.  
Quand j'avais peur, je faisais front.  
Je suis né, je me suis fondu dans le décor,  
je me suis distingué.  
J'ai aussi payé ce qui était dû,  
j'ai aimé qui donnait gratuitement.  
Quand une dame joueuse me faisait marcher,  
je la croyais sincèrement  
— qu'elle satisfasse son désir!  
J'ai récuré des navires, j'ai hissé des seaux.  
Parmi les hommes cultivés, j'ai fait l'idiot.  
J'ai colporté des moulinets,  
du pain et des livres, des journaux,  
des poèmes — quand c'était facile.  
Parfois j'espère que je mourrai dans un lit,  
pas dans une glorieuse bataille,  
pas sur une corde molle.  
Quoiqu'il advienne, l'inventaire est prêt.  
J'ai vécu, et d'autres en sont déjà mort.

Novembre–Décembre 1936

---

## Kész a leltár

Magamban bíztam eleitől fogva —  
ha semmije sincs, nem is kerül sokba  
ez az embernek. Semmiképp se többé,  
mint az állatnak, mely elhull örökre.  
Ha féltem is, a helyemet megálltam —  
születtem, elvegyültem és kiváltam.  
Meg is fizettem, kinek ahogy mérte,  
ki ingyen adott, azt szerettem érte.  
Asszony ha játszott velem hitegetve:  
hittem igazán — hadd teljen a kedve!  
Sikáltam hajót, rántottam az ampát.  
Okos urak közt játszottam a bambát.  
Árultam forgót, kenyeret és könyvet,  
ujsgágot, verset — mikor mi volt könnyebb.  
Nem dicső harcban, nem szelíd kötélen,  
de ágyban végzem, néha ezt remélem.  
Akárhogyan lesz, immár kész a leltár.  
Éltem — és ebbe más is belehalt már.

1936 nov.–dec.



### **Pose ta main**

Sur mon front pose ta main,  
comme si elle était ma main.

Guarda ma vie  
comme un bourreau,  
comme si elle était ta vie.

Aime mon cœur  
comme s'il était bon,  
comme s'il était ton cœur.

Mai–Juin 1928

---

### Tedd a kezed

Tedd a kezed  
homlokomra,  
mintha kezed  
kezem volna.

Úgy őrizz, mint  
ki gyilkolna,  
mintha éltem  
élted volna.

Úgy szeress, mint  
ha jó volna,  
mintha szívem  
szíved volna.

1928 máj.-jún.

---

**Simplement la mer est venue**

La poutre bleue entre les deux pôles de ta  
poitrine  
— Le rêve de l'acrobate s'y tient debout.

Les nuages se sont défait,  
alors tu souhaites pouvoir t'envoler,  
et je t'ai déjà cherchée aux confins.

Mon rêve déjà vole avec le souffle des eaux  
calmes et profondes.

Et les pommes de pain goûteuses ne cessent  
de tomber des grands pins solitaires.

Et aussi les herbes les plus hautes ont déjà  
bien poussé sur les collines.

Dans leurs coeurs, de beaux feux verdoyants  
brûlent.

Les scarabées fatigués retrouvent le chemin  
de la maison quand le soir tombe,  
et le Seigneur, les mains ouvertes,  
jusqu'aux genoux dans le clapotis paisible,  
les attend au bout de leur voie...

Mais je ne suis pas fatigué, ma chère —  
simplement la mer est venue à mon seuil.

Mars 1926

---

## Csak a tenger jött el

Melled két pólusa közt a kék sugár —  
A kötéltáncos álma áll azon.

A felhő elfoszlott, hogy föllebeghess  
És én már túlsokat kerestelek —  
Nyugodt, mély vizek leheletével száll már az  
enyém  
S magányos, nagy fenyőmről hullong a jóhúsú toboz.

S a legmagasabb füvek is kinőttek már a dombon,  
Szívükben szép, zöld tüzek égnek,  
Hogy az elfáradt bogarak mind hazatalálnak,  
ha esteledik  
S az Úr  
Nyitott tenyérrel, térdig csobogó nyugalomban  
Ott áll az útjuk végén...

De én nem vagyok fáradt, kedvesem —  
Csak a tenger jött el a küszöbömig.

1926 márc.



## Les feuilles de l'arbre

Les feuilles de l'arbre volètent.  
Elles sont déjà tordues, jaunes,  
molles et ployées.

Parmi elles un oiseau silencieux  
se déplace de bas en haut,  
comme si l'arbre était sa cage.

Mon âme ne fait pas autrement.  
Elle ne cesse de bouger en moi,  
un mutisme qui va  
de branche en branche.

Je pourrais peut-être m'envoler  
— Je n'ose pas.  
La brindille plie et tremblote,  
le mutisme attend et va.

Septembre 1934

---

## A fán a levelek

A fán a levelek  
lassan lengenek.  
Már mind görbe, sárga  
s konnyadt, puha.

Egy hallgatag madár  
köztük föl-le jár,  
mintha kalitkája  
volna a fa.

Így csinál lelkem is.  
Jár-kel bennem is,  
ágról-ágra lépked  
egy némaság.

Szállhatnék — nem merek.  
Meghajlik, remeg  
a gally, vár és lépked  
a némaság.

1934 szept.

---

**József Attila**

Il était joyeux et bon, et peut-être têteu  
quand ses vérités étaient blessées.

Il aimait manger et,  
d'une manière ou d'une autre,  
il était aussi comparé à un dieu.

D'un médecin juif il reçut un manteau,  
et sa parentèle le nomma ainsi :

Ne-Plus-Revoir-Ici.

Dans l'Église orthodoxe grecque  
il ne trouva aucune paix, seulement des prêtres.  
Il était une figure de proie de la destruction.

Mais, bon, ne soyez pas triste.

Début 1928

---

**József Attila**

Vidám és jó volt s tán konok,  
ha bántották vélt igazában.  
Szeretett enni s egyben másban  
istenhez is hasonlitott.  
Egy zsidó orvostól kapott  
kabátot és a rokonok  
úgy hívták: Többé-itt-ne-lássam.  
A görög-keleti vallásban  
nyugalmat nem lelt, csak papot —  
országos volt a pusztulásban,  
  
no de hát ne búszuljatok.

1928 eleje





